

## LE POISSON ET LE BANANIER : UNE HISTOIRE FABULEUSE DE LA TRADUCTION

David Bellos, traduit en français par Daniel Loayza, Flammarion,  
2012, 416 p.

Émilie-Geneviève AUDIGIER<sup>1</sup>

Lorsque David Bellos écrit son essai *Is that a fish in your ear ?* publié à Londres (Penguin Books, 2011), puis à New York la même année (Faber & Faber), il souhaite justifier la traduction dans un pays où les locuteurs ne sont pas aussi impliqués dans la traduction, car l'on y traduit peu<sup>2</sup>.

Le titre anglais fait référence au « poisson Babel », tiré de l'humoriste Douglas Adams. Celui-ci raconte l'histoire d'un auto-stoppeur intergalactique où ce protagoniste utilise un appareil en forme de poisson, capable de traduire tout et dans n'importe quelle langue, concrétisant ainsi une ancienne utopie. Le titre est traduit en français par *Le Poisson et le bananier*, qui pourrait évoquer une fable de La Fontaine<sup>3</sup>. Le « bananier » viendrait du missionnaire néerlandais Albert Cornelius Ruyl qui traduit la Bible en malais ; incapable d'expliquer ce qu'est un figuier, arbre inexistant à Sumatra, il choisit de le remplacer par un autre arbre fruitier familier : *pisang*, le bananier. Le titre annonce déjà les fantasmes et les enjeux engendrés par la traduction dans différentes civilisations, au cours de l'Histoire.

David Bellos, dans un souci de confronter l'Occident à d'autres cultures, révèle que si l'on a tendance, en règle générale, à oublier l'importance de la traduction, ce ne serait pas le cas au Japon. D'après lui, le texte littéraire traduit, ainsi que le statut du traducteur littéraire y seraient valorisés. À titre d'exemple, il nous éclaire sur l'existence d'une « collection des traductions de Shibata Motoyuki », où les traducteurs jouissent du même statut que des écrivains en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. Ce livre raconterait la vie des traducteurs comme celles de véritables vedettes : *Honyakuka Retsuden 101, Les vies des traducteurs*.

---

<sup>1</sup> Université Fédérale de Santa Catarina, Brésil, emilie.audigier@hotmail.fr.

<sup>2</sup> Les traductions en anglais ou vers l'anglais représentent 78,3 % de tous les actes de traduction les dix dernières années dans le monde, d'après les chiffres de l'UNESCO.

<sup>3</sup> Le choix de cette traduction réalisée par Daniel Loayza, avec la collaboration de son auteur, qui modifie ainsi le titre original, annonce leur sympathie envers les Belles infidèles et leur constante préoccupation à adapter le livre à un public francophone.

La valorisation de la traduction se manifeste aussi dans le cinéma suédois d'Ingmar Bergman, où les silences des dialogues auraient été pensés pour mieux prendre en considération le rôle difficile du traducteur de sous-titrages. Pour la bande dessinée, dans le cas d'Asterix, le traducteur devra multiplier les recours de transpositions humoristiques face aux exigences du support. Il cherchera des équivalences dans la traduction anglaise de *La vie mode d'emploi* de Perec, traduit par David Bellos lui-même, qui propose pour l'inscription humoristique « Adolf Hitler, Fourreur », la transposition : « Adolph Hitler, German Lieder ». Bellos illustre aussi le subtil jeu intellectuel du traducteur de poèmes chinois *shunkouliu*, courts poèmes anonymes satiriques et rythmés, qui passent par différentes étapes avant d'arriver à une traduction « isogrammaticale », c'est-à-dire respectant la structure sonore et le sens.

Parmi les divers défis de traduction illustrés, il réfute quelques idées reçues autour de la traduction : la véritable origine de l'adage « traduttore traditore », par exemple, liée au métier d'interprète<sup>1</sup>. Dans l'Empire ottoman entre les XV<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, on parlait un hybride de turc, perse et arabe, le turc ottoman était la langue officielle à la Cour d'Istanbul et l'arabe, la langue véhiculaire. La République de Venise entretenait des relations économiques et diplomatiques avec ces derniers. Ils formaient une sorte d'école de traduction, le *bailo*, où l'on recrutait des « jeunes de langue », *giovanni de lingua*. La caste des traducteurs était composée de Phanariotes, appartenant à la communauté hellénophone catholique romaine, qui habitait un quartier d'Istanbul. Ils étaient formés à parler non pas le grec, mais le turc ottoman, qu'ils traduisaient en italien ou arabe, et les traducteurs ottomans, en turc *tercuman*, appelés *dragoman* en anglais, ou *dragoumanos* en français se revêtaient du rôle d'ambassadeur. Dans un dialogue entre le sultan Mourad II avec la reine Elizabeth I, les traducteurs du grand Drogman auraient traduit la formule italienne « Sincera amicizia » par « manifeste sa subordination ainsi que sa dévotion, et proclame sa soumission ainsi que son attachement » au Sultan. Le traducteur, infidèle ou libre, maîtrisait les règles sociales et les contraintes politiques et administratives de sa position. L'expression de « soumission » n'aurait pas été tolérée par la Reine, et le Sultan n'aurait jamais admis être mis sur un pied d'égalité avec une simple reine !

Parallèlement, à l'époque contemporaine, un interprète de la guerre en Irak (pays où l'on parle plusieurs langues) sert l'ennemi américain ; pourtant, au milieu de l'action, le soldat doute que l'interprète dise tout à fait la vérité, car en cela, il trahirait son peuple :

---

<sup>1</sup> Emprunté à Bernard Lewis, *From Babel to Dragomans. Interpreting in the Middle East*, Oxford University Press, 2004.

en temps de conflit, en qui avoir confiance ? Dans ce cas, l'adage italien s'applique à la traduction orale.

Cette « oralité », une fois liée à la littérature, souffre de préjugés par rapport à l'écrit. Il est commun de penser qu'une langue existe à partir de l'établissement d'une grammaire et cela prouve la domination, contestable, de l'écrit sur l'oral. Pourtant, Christophe Colomb, en 1492, connaissait de nombreuses langues : du vieil italien, portugais, castillan, grec, hébreu (tables astronomiques d'Abraham Zacuto), *língua franca* (langue de contact à base de syntaxe arabe simplifiée), mais ne les conceptualisait pas, car il n'existait pas encore de grammaires. En cela, les langues peuvent échapper aux grammaires et n'en perdent indéniablement pas leur statut de langue.

Toujours dans la perspective d'une lutte contre les idées reçues sur la traduction, Bellos énonce l'erreur d'envisager l'original comme un texte plus « vrai » et supérieur à la traduction. De nombreux exemples de supercherie liée à la traduction ont lieu dans l'Histoire de la littérature, il les appelle « pseudo-traductions », de fausses traductions qui auraient été écrites dans une autre langue. Napoléon ou le philosophe allemand Herder ont été dupés en pensant lire de l'authentique poésie érudite du « barde gaélique » : *Fingal, an ancient epic poe, in six books* (1762), alors qu'ils avaient été écrits en anglais par James Macpherson. À l'inverse, *Les lettres portugaises*, publiées en 1669 passent pour une traduction pendant 300 ans. Le livre dupe tout le monde – y compris le poète Rainer Maria Rilke qui le traduit vers l'allemand ! Ces lettres avaient été écrites par Gabriel de Lavergne Guilleragues, et non Mariana Alcoforado, religieuse de Beja, l'imposture étant dévoilée seulement en 1954. Un dernier exemple contemporain prouve que la pratique subsiste : le célèbre romancier Andreï Makine écrit ses premiers romans en français et prétend qu'il s'agit de textes russes (traduits par Françoise Bour, qui n'existe pas). L'inscription du nom de la traductrice et du genre de traduction confirment bien qu'il s'agit d'un subterfuge. Dès son troisième roman, *Le testament français*, il révèle son autorité authentique et reçoit le prix Goncourt en France. Les exemples de traductions masquées, non-avouées abondent, ce qui prouve que la seule lecture d'un texte ne suffit pas à reconnaître s'il s'agit oui ou non d'un original ou de sa traduction.

Le texte comme palimpseste est l'un des motifs préférés chez Jorge Luis Borges, l'un de ses personnages, Pierre Ménard, réécrit le Don Quichotte au XX<sup>e</sup> siècle, le recopiant et le « traduisant » dans un nouveau contexte culturel. L'humour de Borges consiste à mettre à jour les duperies engendrées par la littérature, en perpétuelle machination, notamment lorsqu'il s'agit de traduction littéraire.

Une autre duperie souvent citée lorsqu'on parle de transposition linguistique est nommée par David Bellos la « Grande Escroquerie du

Lexique Étendu Esquimaux ». Selon cette idée reçue, les Esquimaux auraient plus d'une centaine de mots pour désigner le mot « neige ». Ils possèderaient certaines nuances, comme nous en avons en français accolées d'adjectifs : « neige grasse, mouillée, cartonneuse, poudreuse, fondante, etc. » (Bellos, 2012 : 172). Le fait que la langue s'adapte à l'environnement de l'homme ne pose pas un problème fondamental. Pourtant, l'escroquerie linguistique révélerait un racisme inconscient. Selon la conception des linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle, on distinguerait les langues dites « civilisées » des « primitives » : les unes possédant un pouvoir d'abstraction, les secondes ne pouvant seulement être « concrètes ». Ainsi la pensée « sauvage » n'aurait pas de terme général et abstrait pour désigner la neige mais seulement des variantes concrètes. Leurs habitants seraient donc dépourvus du pouvoir d'abstraction. Or, le grand anthropologue Claude Lévi-Strauss en décrivant les objets concrets des Indiens dans la *Pensée Sauvage* avait-il l'intention de diminuer, dans une hiérarchie toute occidentale, les cultures qu'il a fait connaître et valoriser dans le monde entier, et faisait-il preuve de racisme sous-jacent ? Nous en doutons fort.

Encore une fois, Bellos choisit d'illustrer le problème de la non-correspondance entre les langues et la recherche d'une transposition culturelle, à travers des constats linguistiques amusants, mais souvent contestables et peu approfondis. L'une des premières traductions de la Bible en estonien proposerait de rendre le mot « vigne », inexistant à cette époque en Estonie, par *viinappu*, signifiant littéralement « l'arbre à vodka ». Aujourd'hui, la traduction disponible propose le mot *viin* désignant le vignoble.

En bref, si la traduction doit requérir des objets de la langue de réception, elle oublie la part d'étranger du texte et là encore, nous sommes confrontés à un problème consubstantiel à la traduction. Doit-on montrer que la traduction vient d'ailleurs ou feindre qu'elle a été écrite dans sa propre langue ?

La question de l'acclimatation n'est pas simple et la représentation de l'étranger s'avère être une fiction. Lorsqu'on veut lire du Kafka, on ne cherche pas à lire la germanité dans Kafka, mais simplement les qualités littéraires de l'écrivain universel, nous dit Bellos. Oui, mais si les marques de l'étranger sont présentes, pourquoi les remplacer par d'autres plus significatives au public de réception, ajoutons-nous ? Il s'agit alors d'adaptation, à notre avis. Lorsque l'on a affaire à un essai, on pourrait éventuellement justifier l'adaptation des exemples pour défendre une meilleure compréhension des idées, et auteur et traducteur les modifieraient afin de se rapprocher de la culture du public cible. En revanche pour un livre de littérature, la finalité est autre et dénaturer l'origine du livre et son appartenance culturelle devient plus délicat. Dans l'exemple cité par Bellos, la traduction d'un

roman de Fred Vargas vers l'anglais, il traduit une citation grandiloquente de Victor Hugo par un extrait de Churchill, pour atteindre le public anglais. Il soutient qu'il faut traduire non les mots, mais ce que les mots font. Cette thèse, qu'il tirerait d'un Octávio Paz, s'adapte fort bien à la poésie où son traducteur veut rendre l'effet d'une figure de style, en composant avec les contraintes de la versification et les rimes. En revanche, la théorie s'accorde difficilement au roman policier ou à un autre type de littérature. Changer les références culturelles, censurer, remplacer, relève, à notre avis, de l'adaptation. Loin d'être interdits, ses recours répondent à des contraintes particulières, comme l'adaptation pour un public jeune ou la vulgarisation scientifique.

Selon Bellos, exprimer l'authentique étrangeté consisterait à garder des passages en langue originale, donner un air étranger au texte, mais est-ce la meilleure manière de traduire, en omettant de traduire ? Cette étrangeté sélective serait seulement possible lorsque les cultures ont des contacts entre elles. Dans les premières traductions anglaises des *Liaisons dangereuses*, les traducteurs conservaient en français les expressions « Monsieur le Vicomte » ou « Madame la Présidente » ou encore « Parbleu ! ». Bellos cite aussi *Le Roi Lear* de Shakespeare adapté en chinois où le traducteur conserve l'anglais original dans certaines tirades.

De la même manière qu'Umberto Eco opérerait pour une traduction russe du *Roman de la rose*, acceptant que l'on traduise les passages en latin par du cyrillique ancien, David Bellos propose à son public anglais de voyager dans un transatlantique qui passerait sur les plages de Taloirs, du New Jersey ou à Saint-Nazaire, selon si le public est américain, anglais ou français. Or, plutôt que d'adapter la géographie au lecteur, ne vaudrait-il pas mieux se souvenir de l'origine du bateau et respecter sa trajectoire originelle ?

Défenseur de la « liberté traductive », David Bellos accorde au traducteur le droit d'être non-exhaustif. Il souligne que toutes les pratiques (écriture, lecture, critique etc.) l'autorisent à faire cela, alors pourquoi le traducteur serait-il le seul à devoir répondre à cette obligation trop contraignante ? Un lecteur des *Misérables* en français peut ne pas connaître certains termes du livre, mais le traducteur, lecteur par excellence, doit à tout prix interpréter, d'où sa responsabilité. Même lorsque certains passages présentent un sens obscur ou parfois absent à ses yeux, la traduction doit rendre du sens. C'est pourquoi, selon Bellos, le traducteur doit traduire le sens et non les mots, position défendue depuis le premier théoricien de la traduction en Occident, Cicéron. Mais qui s'avère plus complexe que la seule dualité sens / mot à mot.

Car la question de la traduction dite « littérale » ouvre des questions équivoques et des théories sophistiquées. Car traduction

littérale peut signifier traduire le mot à mot, ou au contraire, le sens. Chez Benjamin ou Berman (que Bellos cite mais sans adhérer à leur thèse), il peut revêtir une signification tout autre qui consiste à traduire « la lettre », l'esprit du texte.

Dans les questions précises sur la traduction littéraire, on trouve chez Bellos un traitement des termes le rapprochant du spécialiste en communication, plutôt que de théories de la traduction. S'il cite du motif littéraire de Babel, ou s'il nomme les plus importants penseurs de la théorie de la traduction (Walter Benjamin, George Steiner, Paul Zunthor, puis ailleurs, Friedrich Schleiermacher, Jacques Derrida, Lawrence Venuti ou Octávio Paz), ses réflexions effleurent les questions de traduction spécifiquement littéraires et envisagent la traduction en tant qu'acte de communication humaine dans son ensemble. Il se rapproche ainsi des « sciences du langage » et de la linguistique, nourrissant ses sources de travaux de linguistes tels Saussure, Jakobson, Leonard Bloomfield, Harish Trivedi, Claude Hagège, Claire Blanche-Benveniste, etc. ou de sociolinguistes issus de la théorie du polysystème, plutôt que des philosophes de la traduction ou de la « traductologie ».

Ainsi, si le livre de David Bellos cumule les anecdotes divertissantes et érudites sur la traduction écrite et orale dans différentes cultures du monde, en soulignant la dimension historique et pluridisciplinaire des études sur la traduction, il n'approfondit aucune théorie et ne fait que citer des conclusions d'autres spécialistes. Réunissant des illustrations et énonçant des bribes d'idées, souvent discutables, il ne construit pas une théorie particulière, ni ne donne de vision singulière sur la traduction. En cela, il inscrit son livre dans les ouvrages de vulgarisation scientifique, destiné au grand public, à qui il faudrait vanter les mérites de la traduction, sous différents angles et formes, mais ne convainc pas un lecteur plus spécialiste.

Enfin, en s'inspirant des travaux de Gidéon Toury et Gisèle Saponi et des données de l'Unesco, il montre que 80 % des traductions du monde entre 2000 et 2009 sont réalisées de l'anglais (vers les sept autres langues à haute activité traductive : chinois, hindi, arabe, français, allemand, suédois) et seuls 8 % sont traduits vers l'anglais. À l'inverse, l'Allemagne et la France à elles deux traduisent 78 % de l'ensemble des traductions des autres langues citées. Cette asymétrie montrerait la domination d'un empire américain au pouvoir militaire écrasant ? Selon Bellos, ce n'est pas exactement le cas.

D'après lui, la domination d'une langue dans le monde (comme l'anglais actuellement) n'est pas la conséquence d'un empire ou de sa domination militaire et économique puisque d'une part, l'anglais n'évacue pas les autres langues à son profit et d'autre part, la langue parlée dans les autres pays du monde n'est pas l'anglais, mais le

« tranglais »<sup>1</sup>, un anglais véhiculaire, tout à fait distinct. Historiquement, en effet d'autres langues avaient eu le rôle de langue scientifique véhiculaire (par exemple l'allemand, le suédois, le russe). Selon lui, l'empire américain se différencie des autres « vrais » empires que l'Histoire a connus. En 2250 avant J.-C., les Akkadiens ont dominé les Sumériens, mais ont utilisé l'écriture cunéiforme et la langue sumérienne a subsisté pendant 3000 ans. Mais, répliquons-nous : cela ne révélerait-il pas tout simplement l'extrême sophistication de la culture sumérienne, dont les envahisseurs akkadiens s'enorgueillissaient ? Lorsque l'Empire romain emporte la péninsule grecque au II<sup>e</sup> avant J.-C., la langue et l'apprentissage du grec continuent à représenter le prestige intellectuel. Le latin, même après la chute de Rome, a dominé pendant plus de mille ans en tant que langue source et cible des textes vernaculaires. De la même manière, l'Union Soviétique impose un vaste programme de traduction du kazakh, turkmène, géorgien, azéri etc. afin de renforcer la langue russe. Ou bien, lorsque les Normands ont dominé l'Angleterre, ils ont parlé non l'anglo-saxon, mais le français et l'anglais est ainsi devenu un mélange de franco-saxon. Ces exemples soutiendraient la thèse défendue par Bellos selon laquelle un empire, comme le romain, soviétique ou austro-hongrois où une puissance coloniale conserve toujours un « niveau élevé d'activité traductionnelle entre elle-même et un grand nombre de langues ayant noué des liens bilatéraux de traduction moins étroites entre elles » (Bellos, 2012 : 225). Ce qui n'est pas le cas des États-Unis. Pourtant, cette thèse nous semble encore une fois bancal puisque dans le cas du portugais du Nouveau Monde, on a traduit du portugais vers les langues amérindiennes et pas le contraire, cela enlèverait-il sa force d'empire colonial ?

De la même manière, si l'Union Européenne connaît un système de traduction extrêmement complexe, où travaillent une armée de traducteurs juristes établissant des textes juridiques tous « originaux » et non traductions, l'anglais demeure pourtant la langue ambiante d'échange, ce qui prouve combien l'Europe est économiquement et politiquement tributaire des États-Unis. Certes, le monde n'a pas adopté un monolinguisme totalitaire effaçant la diversité des langues, mais le « tranglais » domine sans conteste dans le monde actuel<sup>2</sup>.

Enfin, Bellos critique l'interprétation que les linguistes et

---

<sup>1</sup>L'anglais comme langue véhiculaire pour la traduction, opposé à l'anglais naturel qui porte les traces de ses attaches à l'Écosse, Grande Bretagne, États-Unis, Australie etc.

<sup>2</sup> Locuteur natif de l'anglais, Bellos récuse une autre idée reçue qui renvoie à la notion de langue « maternelle », pas si fixe qu'elle ne le paraît. Il préfère utiliser le terme de « langue active », car dans de nombreux pays, on parle diverses langues (en Inde se côtoient ourdou, hindi, jannada, tamoul, marathi, etc.). Le monolinguisme à la britannique ou à la française est exceptionnel dans le monde.

théoriciens de la traduction font du mythe de Babel, ils ont montré une langue originelle unique, commune à tous les peuples, en établissant l'arbre généalogique de la proto-langue indo-européenne, se questionnant sur l'existence d'une possible grammaire universelle. Selon Bellos, le mythe suggère l'improbabilité d'une langue unique réelle, soulignant l'aspect de la diversité de la langue comme instrument universel. Mais Babel est un mythe, qui enseigne une vérité humaine par parabole. La colère divine contre la construction de la tour n'exprimerait-elle pas simplement une punition contre la prétention humaine à oser concevoir un empire où le monolinguisme serait roi ? Pour conclure contre cette unité babélique, l'écrivain Antoine Volodine défend l'idée selon laquelle l'écriture, la parole ou la traduction possède une mémoire chaotique de toutes les langues du monde, une littérature imaginaire étrangère appartenant aux cultures traduites, loin du mythe de Babel totalitaire, et en faveur d'une tradition culturelle de la traduction, dont le français se « doit d'être aujourd'hui un véhicule possible d'une littérature étrangère, infiniment envoûtante.[...] » (Bellos, 2012 : 65).

Pour conclure contre cette unité babélique, l'écrivain Antoine Volodine défend l'idée selon laquelle l'écriture, la parole ou la traduction possède une mémoire chaotique de toutes les langues du monde, une littérature imaginaire étrangère appartenant aux cultures traduites, loin du mythe de Babel totalitaire, et en faveur d'une tradition culturelle de la traduction, dont le français se « doit d'être aujourd'hui un véhicule possible d'une littérature étrangère, infiniment envoûtante.[...] » (Bellos, 2012 : 65)

### **Bibliographie :**

BELLOS, David (2012) : *Le Poisson et le bananier : une histoire fabuleuse de la traduction*. Traduction française de Daniel Loayza, Paris, Éditions Flammarion.

BORGES, Jorge Luis (1994) : *Fictions*, traduit de l'espagnol par Roger Caillois, Nestor Ibarra et Paul Verdevoye, préface et notes de Jean Pierre Bernès, Paris, Collection Folio bilingue (No 43), Gallimard.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1962) : *La pensée sauvage*, Paris, Plon.